

Lettres québécoises

Littératures francophones hors-Québec : Lutter contre l'exiguïté

Francine Bordeleau

Numéro 88, hiver 1997

URI : id.erudit.org/iderudit/39269ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, F. (1997). Littératures francophones hors-Québec : Lutter contre l'exiguïté. *Lettres québécoises*, (88), 7-9.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Littératures francophones hors-Québec : lutter contre l'exiguité

DOSSIER

Francine Bordeleau

Les plus vieilles maisons d'édition francophones hors-Québec ont entre vingt et vingt-cinq ans. Au Nouveau-Brunswick, en Ontario et dans les provinces de l'Ouest se sont ainsi développées des littératures originales en même temps que méconnues.

LES ÉDITIONS D'ACADIE, la première maison d'édition acadienne, célèbrent cette année leur quart de siècle. À Moncton on dira que « la littérature acadienne contemporaine a vingt-cinq ans », souligne Marcel Ouellette, directeur général de la maison.

Non que les écrivains acadiens n'aient pas commencé à publier avant 1972 : le meilleur exemple — et le plus notoire — est évidemment Antonine Maillet. Mais ils devaient passer par le Québec. « En 1972, les Acadiens ont pris le contrôle éditorial de leur production. C'est un moment important », dit Gérard Leblanc, directeur littéraire des Éditions Perce-Neige, une maison apparue, elle, en 1980, soit trois ans après la création de l'Association des écrivains acadiens (AEA).

C'est en somme cette volonté — prendre le contrôle éditorial de la production — qui a présidé à la fondation de la maison franco-ontarienne *Prise de parole*, à Sudbury en 1973, et des Éditions du *Blé* chez les Franco-Manitobains, un an plus tard. « Avant que *Prise de parole* arrive, il n'y avait rien. Au fond, ce qui s'est passé ici ressemble assez au mouvement québécois d'affirmation littéraire », souligne Denise Truax, directrice générale de la maison de Sudbury.

La naissance de *Prise de parole* s'inscrit dans la foulée de celle du CANO, le Centre de diffusion artistique du Nouvel-Ontario. CANO, une coopérative d'artistes, témoigne de cette période d'effervescence et d'innovation tous azimuts que constitue, pour les créateurs franco-ontariens, le début des années soixante-dix. Ce mouvement d'intense création s'accompagne très certainement d'un militantisme qu'illustre le nom de l'éditeur de Sudbury.

Mais la littérature franco-ontarienne, ou franco-manitobaine, ou acadienne peut-elle ne pas être, jusqu'à un certain point, militante ? « Difficile », répondra pour sa part Marcel Ouellette. Même si, ajoutera-t-il, « la poésie acadienne est aujourd'hui moins engagée

et moins politique, tandis que le roman se détache du questionnement sur l'identité ».

Précarité des minorités

C'est justement à cause d'un essai sur l'identité — *De Québécois à Ontariois*, de Roger Bernard —, qui traitait de l'assimilation inéluctable des francophones hors-Québec par les anglophones, et qu'aucun éditeur ne voulait publier, que le *Nordir* a vu le jour en 1988. Ironie du sort : cet essai, qui n'intéressait personne, est devenu l'un des bons succès du *Nordir*. « Depuis sa parution, *De Québécois à Ontariois* est étudié un peu partout, au point qu'on l'a réédité cette année », dit Robert Yergeau, directeur général de la jeune maison d'Ottawa.

Les quelque 600 000 Franco-Ontariens, moins concentrés sur le territoire que les 300 000 Acadiens et les 50 000 Franco-Manitobains, sont répartis dans trois grands pôles : Ottawa, Sudbury et Toronto. Collé sur le Québec, Ottawa peut donner l'impression d'être une ville réellement bilingue. Mais pour Robert Yergeau, c'est une illusion :

Depuis l'arrivée de Mike Harris, on sent nettement un virage, un effritement du fait français dans tout l'Ontario. À cet égard le démantèlement de l'hôpital Montfort [le seul centre hospitalier universitaire de la province], décidé l'été dernier, est on ne peut plus significatif.

Il n'empêche que, même avant l'élection du Parti conservateur, quand M. Yergeau a fait part au Bureau franco-ontarien (BFO) de son désir de mettre sur pied une nouvelle maison d'édition, on lui a répondu en substance : « Mais pourquoi ? Il en existe déjà deux [*Prise de parole* et le *Vermillon*] ? »

Plus récemment Roch Carrier, l'ancien patron du Conseil des Arts du



Marcel
Ouellette



Annette
Saint-Pierre

Littératures francophones...

Canada (CAC), trouvait, lui, que le Manitoba avait bien assez d'un éditeur francophone. Il souhaitait rien de moins que la fusion des Éditions des Plaines, fondées en 1979 par Annette Saint-Pierre, et des Éditions du Blé. « Les deux maisons doivent continuer. On va tout faire pour qu'elles restent », s'insurge M^{me} Saint-Pierre.

Celle-ci estime toutefois que le Conseil des arts du Manitoba leur est « très sympathique ». « Le Manitoba est sans doute la province qui a le moins fait de compressions budgétaires dans la culture », dit-elle. Les coupures, c'est du CAC qu'elles sont venues : cette année, les Éditions des Plaines ont reçu le tiers du montant qui leur était auparavant octroyé. Et la directrice de cette petite maison qui ne produit guère plus de dix livres par année déplore l'insensibilité et l'incompréhension de l'organisme fédéral.

Denise Truax croit en fait que les politiciens « ne sont pas tellement intéressés par les Canadiens français ». Le cabinet Harris a amputé de 42 % le budget du Conseil des arts de l'Ontario. Coupes sombres, qui ont certes affecté l'ensemble du monde de la culture — anglophone comme francophone. Mais le BFO, qui fut instauré au début des années soixante-dix, a pratiquement disparu ; il n'y reste désormais qu'une seule personne, aux pouvoirs et aux possibilités d'action forcément limités. Et si le « fait français » est devenu un poste budgétaire qu'il n'est pas gênant de sabrer, l'édition a toujours été, de surcroît, « le parent pauvre de la culture franco-ontarienne », souligne M. Yergeau. (Chez les Franco-Ontariens, il est vrai, l'affirmation culturelle est d'abord passée par le théâtre, un genre très dynamique ici.)

Du côté acadien, on n'est guère mieux doté. « Le CAC a le souci de tenir compte de notre contexte, mais McKenna a pratiquement abandonné le secteur culturel », résume Marcel Ouellette. Le « 1-800-McKenna », ça marche pour les entreprises désireuses de s'implanter au Nouveau-Brunswick, point. Pour une maison comme les Éditions d'Acadie, l'aide financière émanant de la province sera, cette année, de... 3 500 \$!

Ce que reçoit un éditeur moyen de la part du Québec correspond peut-être au budget du programme entier du Nouveau-Brunswick. Les anglophones n'ont pas davantage d'aide gouvernementale, mais au moins ils disposent d'importants réseaux de librairies

dit encore M. Ouellette.

« Une institution littéraire est en train de s'installer, mais on n'a pas de grosse machine pour l'appuyer. En cette matière tout est à créer, tout reste à faire », insiste pour sa part Gérard Leblanc.

Construire des littératures

Vaille que vaille, une institution littéraire se développe en effet, chez les francophones du Nouveau-Brunswick, de l'Ontario et du Manitoba. L'Acadie compte deux éditeurs principaux — les Éditions d'Acadie et Perce-Neige, à Moncton —, plus quelques maisons à caractère régional. Chez eux, les écrivains franco-ontariens ont aujourd'hui le choix entre huit ou neuf éditeurs, dont de jeunes maisons comme David et L'Interligne. Dans les Prairies on trouvera enfin, outre les Éditions du

Blé et des Plaines, les Éditions Louis-Riel, cependant « très fragiles », dit Annette Saint-Pierre.

S'ils présentent entre eux des différences marquées, éditeurs et écrivains francophones hors-Québec ont aussi de nombreuses similitudes : ce dont témoigne la création, voilà six ou sept ans, du Regroupement des éditeurs canadiens-français. « On a vraiment conscience de monter une littérature brique par brique », dira par exemple Marcel Ouellette à propos du contexte acadien, mais l'Ontario et le Manitoba pourraient reprendre l'affirmation à leur compte. « À une certaine époque, les auteurs franco-ontariens voulaient publier au Québec. Mais ils découvrent, peut-être depuis le début de la décennie, que les éditeurs d'ici possèdent une structure efficace », d'ajouter Robert Yergeau.

Ils expriment également le désir d'échapper au régionalisme, au folklore. Le mouvement semble nettement plus exacerbé en Acadie — sans doute parce que « les Acadiens ont un poids identitaire trop lourd, alors que les Franco-Ontariens n'en ont pas assez », estime Denise Truax, où l'on s'ingénie à démontrer « la dimension contemporaine des interrogations et des pratiques d'écriture », comme le dit Gérard Leblanc. Le directeur littéraire des Éditions Perce-Neige en veut pour preuve les livres de France Daigle, « une écrivaine à la fois acadienne et contemporaine dont deux titres ont été traduits à Toronto », d'Herménégilde Chiasson, « l'un des plus grands poètes de toute la francophonie », de Dyane Léger, lauréate du premier prix France-Acadie pour son recueil *Graines de fées*, de Rino Morin Rossignol, de Serge Patrice Thibodeau... « De toute évidence il y a des gens, ici, qui construisent une œuvre. Mais la littérature acadienne moderne a de la difficulté à se faire entendre », affirme M. Leblanc.

L'Acadie publie beaucoup de poésie, de plus en plus de romans, mais « pas assez d'essais », admet Marcel Ouellette. Robert Yergeau en est arrivé au même constat pour l'Ontario francophone : « Est-ce parce que nous avons peur de tenir un discours critique sur nous-mêmes ? » Aussi a-t-il voulu que sa maison se distingue justement par une collection « essais ». Son plus grand succès reste sans doute *Les littératures de l'exiguïté*, de François Paré, qui a donné au Nordir, en 1993, son premier prix du Gouverneur général. Le second a été décerné à Michel Ouellette pour sa pièce de théâtre *French Town*.

Le système des prix littéraires, Yergeau l'a sévèrement critiqué dans un essai intitulé *À tout prix* (Triptyque, 1994). L'éditeur et essayiste admet toutefois que les prix ont un impact considérable sur des littératures en mal de reconnaissance. Quoi qu'on dise des prix, ils auront grandement contribué à attirer l'attention critique sur les François Paré, Patrice Desbiens, Pierre Karch, Jean-Marc Dalpé (prix du Gouverneur général pour sa pièce *Le Chien*), Robbert Fortin (auteur de *Peut-il rêver celui qui s'endort dans la gueule des chiens*), Marlène Belley (prix Émile-Nelligan 1996), Marguerite Andersen (auteure de *La soupe*)... Et auront montré, en l'occurrence, que la littérature franco-ontarienne n'est pas forcément caractérisée par l'« originalité ».

Le terme renvoie à *La vengeance de l'original*, un roman de Doric Germain publié chez Prise de parole en 1982. Le titre de ce livre devenu le *best-seller* absolu de l'éditeur sudburois — il s'est vendu à plus de 10 000 exemplaires — fait lui-même référence à l'animal embléma-



Gérard Leblanc



Robert Yergeau

tique du Nord de l'Ontario. Et c'est ainsi que la doyenne des maisons franco-ontariennes a été associée à une forme de régionalisme — l'originalité, donc — dont elle s'est par ailleurs toujours défendue. « Nous avons un catalogue extrêmement varié, représentatif de la diversité des thèmes exploités par les écrivains franco-ontariens », souligne Denise Truax. Chez ces écrivains, l'Ontario est rarement nommé, et il n'existe pas vraiment de thématiques communes. Toutefois, on peut sans doute parler d'une esthétique franco-ontarienne, qui se distinguerait notamment par le rapport des personnages romanesques à la « minorisation », comme l'écrit François Paré dans *Théories de la fragilité*.

C'est justement le terme « fragilité » qui, à l'heure actuelle, s'applique peut-être le mieux à la littérature franco-manitobaine. « Elle ne s'affirme pas encore », convient Annette Saint-Pierre. « La poésie est entrée dans la modernité, mais pas le roman, qui continue de s'inscrire dans une veine historique », ajoute-t-elle. Et d'être jusqu'à un certain point tributaire de Gabrielle Roy — dont on entretient religieusement le souvenir —, la plus célèbre des écrivains d'origine franco-manitobaine.

Roger Léveillé, un écrivain très actif au Manitoba, a publié récemment une *Anthologie de la poésie franco-manitobaine* aux Éditions du Blé ; l'écriture poétique y affiche en effet une belle vitalité. Quant au roman, un auteur comme Jean-Pierre Dubé a bouleversé la tradition avec *La grotte*, un récit — sur l'homosexualité — d'allure contemporaine. Mais Dubé constitue une exception. « Le fait d'être dans un petit milieu nous rend un peu craintifs », reconnaît M^{me} Saint-Pierre, et la création littéraire s'en ressent. Peut-être des écrivains cherchent-ils aussi à correspondre aux exigences — plutôt strictes — des écoles, qui représentent pour la littérature francophone un marché important. Or, il a suffi de deux pages audacieuses pour que *Le vent n'a pas d'écho*, un roman de Monique Jeannotte, se voit refuser l'accès à ce précieux marché.

Une diffusion aléatoire

La condition *sine qua non* de l'« affirmation » d'une littérature franco-manitobaine ? Produire, encore et encore. C'est pourquoi Annette Saint-Pierre, qui a d'ailleurs été cofondatrice des Éditions du Blé, tient à ce que les deux maisons de Saint-Boniface poursuivent leurs activités.

Il faut aussi que les livres rejoignent la population locale. Or, la diffusion va comme elle peut : par le biais des deux seules librairies francophones de la province, de publicité dans la presse... Mais les Franco-Manitobains sont de plus en plus bilingues, et « on doit se battre contre le livre anglophone », souligne M^{me} Saint-Pierre, qui constate toutefois, depuis peu, un regain d'intérêt pour la production francophone du cru.

« Les gens se disent bilingues et ne s'identifient plus à une communauté linguistique », déplore de son côté Denise Truax. L'un des « grands défis » des Éditions Prise de parole : (re)conquérir le lectorat de Sudbury, et la maison célébrera son vingt-cinquième anniversaire, l'an prochain, en intensifiant ses activités de promotion.

La diffusion constitue de fait le « grand défi » de tous les éditeurs canadiens-français. D'abord, la diffusion chez soi, que rendent difficile le manque de librairies francophones et l'infime pénétration des œuvres dans les institutions scolaires. Mais aussi la diffusion au Québec, qui reste « un marché incontournable », dit Marcel Ouellette. Les France Daigle, Daniel Poliquin ou Maurice Henrie, qui ont publié dans des

maisons québécoises, obtiennent peut-être une certaine couverture médiatique. Mais ce sont là des exceptions. Vue de Montréal, la littérature francophone hors-Québec apparaît au mieux comme une littérature régionale. « Le contexte politique ne facilite sans doute pas la circulation d'une province à l'autre », croit par ailleurs Denise Truax. Mais le plus déplorable, diront les éditeurs, c'est que Radio-Canada n'ait jamais réalisé son fameux mandat pancanadien.

Les éditeurs canadiens-français commencent toutefois « à améliorer leur image auprès des libraires québécois et à développer un certain public », assure Robert Yergeau. Ces dernières années, leurs ventes au Québec auraient augmenté sensiblement : de 30 % à 40 % pour la plupart d'entre eux. Ces résultats seraient dus en bonne partie au travail de l'agent commercial qui représente les membres du Regroupement des éditeurs canadiens-français. En octobre l'organisme a inauguré au Québec une grande « Quinzaine promotionnelle » ; on en espère évidemment une percée significative pour la littérature.

Sur l'avenir de cette littérature, les éditeurs sont modérément optimistes. « L'industrie est fragile, le marché est restreint », résume Robert Yergeau. Mais les maisons d'édition reçoivent de plus en plus de manuscrits de qualité. C'est là le signe d'une vie littéraire dynamique, estiment les éditeurs, et celle-ci pourrait bien continuer d'avoir raison de l'indifférence des politiciens envers le fait français.



Pierre Karch



Patrice Desbiens

BALZAC-LE GRIOT

Les romans de l'automne

Les Gros moulins de Paul Dumont

Ce roman épique, situé dans l'univers des papetières de Trois-Rivières, nous entraîne au pays de l'or blanc: le papier. 24.95\$

Un cas de taille de Mordecai Richler

Prix du Gouverneur général pour la version originale anglaise (Cocksure), ce roman corrosif et sarcastique est une formidable radiographie des années soixante. 19.95\$

Le Roman de Johnny de Robert Richard

Ce roman audacieux, publié simultanément en anglais et en français, à l'intrigue au limite du surréel, nous entraîne dans l'univers poétique et littéraire de Robert Richard. 16.95\$



Balzac-Le Griot éditeur inc.
C.P. 67, succ. Delorimier, Montréal, Québec,
Canada, H2H 2N6. Diffusion ADP